

HENRI BOSCO

# UNE OMBRE

roman

*nrf*

GALLIMARD







## UNE OMBRE



HENRI BOSCO

# Une Ombre

*nrf*

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage trente-cinq exemplaires sur vergé blanc de Hollande van Gelder numérotés de 1 à 35 et soixante-cinq exemplaires sur vélin d'Arches Arjomari-Prioux numérotés de 36 à 100.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1978.



*Le 21 janvier 1974, Henri Bosco nous écrivait : « Outre ce Sirius qui reste à achever (si Dieu le veut!)... » Le destin, le 4 mai 1976, en a décidé autrement.*

*Henri Bosco avait entrepris la rédaction de ce roman dès l'achèvement de Tante Martine, en avril 1972. Il l'avait tout d'abord appelé Sirius, titre qui fut, au début de l'année 1974, définitivement remplacé par Une Ombre. La maladie ralentit l'élaboration du récit et, en décembre 1975, quelques mois avant sa mort, il estimait n'avoir plus à composer qu'une cinquantaine de pages. Il eut le temps de relire la plus grande partie du texte dactylographié, mais c'est une œuvre inachevée que nous a laissée l'auteur du Mas Théotime et du Rameau de la nuit.*

Cl. Girault.



C'est parce qu'ils sont au Centre  
de mon Amitié  
que je dédie  
et donne ce manuscrit  
à  
Ludo et Milou Van Bogaert  
*Une Ombre*  
Nice le lundi 3 août 1975

*« Invalidasque tibi tendens heu! non tua palmas. »*

P. Vergilii Maronis Georgica IV.

Et je tends vers toi des mains impuissantes,  
hélas! je ne suis plus à toi.

*« Donne-nous des corps pour nos pauvres âmes,  
Donne-nous des âmes pour nos pauvres corps... »*

Samothrace,  
La Maison de la Milésienne,  
novembre 1916.

ICI  
DEUX HOMMES NÉS D'UN MÊME SANG  
PARLENT D'UNE MÊME AVENTURE  
L'UN LA RACONTE  
L'AUTRE LA COMMENTE.  
ENTRE LE RÉCIT ET LE COMMENTAIRE  
S'ÉTEND UN DEMI-SIÈCLE...  
DE L'UN À L'AUTRE LES LUMIÈRES CHANGENT,  
ON PASSE D'UN SONGE À L'EXPLICATION DE CE  
SONGE  
— SI CE FUT UN SONGE —  
MAIS EXPLIQUER UN SONGE  
N'EST-CE PAS REFAIRE CE SONGE?...



# SIRIUS





C'est à Cotignac (dans le Var) que je l'ai connu. Tout de suite je l'ai appelé « Sirius ». Pourquoi? Je ne sais. Son nom en effet était Célestin tout simplement. Je l'ai su plus tard. De là à Sirius quel bond! Entre l'homme nommé Célestin et l'étoile, un abîme s'ouvrait infranchissable. Et pourtant ce nom a surgi de l'abîme, a sauté par-dessus le trou. Aussitôt j'ai vu l'astre étinceler sur la tête de l'homme et je l'ai appelé sans hésitation « Sirius ». On a parfois de ces illuminations. Je trouvai celle-ci tout à fait naturelle. Et pourtant ce n'était qu'un homme que j'apercevais dans le fond enfumé du *Café des platanes* où il dormait la bouche ouverte. Car il dormait. La nuque appuyée à même le mur, les deux mains posées bien à plat sur la table de marbre devant un verre vide et un cendrier de métal, il n'était qu'un dormeur banal, mais le seul client à cette heure. Or c'était l'heure sacro-sainte où chaque jour quatre ou cinq villageois sirotaient leur verre, commentaient le journal, ou méditaient devant une belote. Ils n'y étaient pas. Leur absence m'étonnait beaucoup. Le seul client (inconnu mais présent) au *Café des platanes* en prit soudain une singulière importance. Si sa banalité ne pouvait la justifier, sa solitude lui donnait une extraordinaire valeur, un relief. Étant le seul présent il représentait à lui seul la présence elle-même.

Cela me parut merveilleux.

C'est pourquoi je le regardai avec un croissant intérêt. D'abord d'un œil curieux puis peu à peu plus attentivement. Et dès qu'il eut capté mon attention, pour l'examiner de plus près, je me rapprochai de sa table. Je le fis avec précaution en glissant sur le banc de cuir jusqu'au fond de la salle et à mesure que je m'avançais l'homme endormi devenait autre. Je le voyais mieux, un vieillard robuste. Très certainement il dormait mais il semblait que son sommeil fût traversé d'un rêve. Rien cependant n'en transparaissait sur sa face ridée à grands plis, car elle restait calme, close. Puisante tête aux hautes pommettes, aux os durs où de lourdes paupières noires pesaient sur les yeux, où s'embroussaillaient sauvagement des sourcils épais. Au milieu de la barbe drue la bouche restait entrouverte. On eût dit qu'elle avait jeté un appel, un appel tragique resté sans réponse. La tête au front étroit recevait seulement une faible clarté qui descendait d'une lucarne.

Et les oreilles étaient larges.

Mais je m'étonnais de sa solitude. On eût dit qu'il avait écarté par sa seule présence tout être vivant de la salle où il restait seul avec son sommeil. Car le patron lui-même avait disparu du café. Du fond de la maison où certainement vivait sa famille ni bruit de ménage ni voix n'arrivaient dans la salle sombre où sauf moi et cet inconnu endormi il n'y avait personne, où personne ne devait venir, comme si ce banal café de village fût devenu un lieu rigoureusement mis à part, interdit, un lieu réservé le temps d'un sommeil à cet homme. Mais lui en avait pris fortement possession. Son sommeil s'était peu à peu et mystérieusement imposé. Imposé à tout et à tous...

Sur le comptoir somnolait un gros chat, un chat parfait, le chat du sommeil replié, du sommeil qui sait ménager sa jouissance. Et plus futile en l'air dans sa cage de verre bleu un canari qui ne remuait bec ni pattes. On le voyait encore mais il n'était plus là. Un peu partout flottait une odeur d'alcool, un parfum d'anisette. Et pas un insecte... Le pur silence d'un

matin d'été en semaine. C'est à peine si on entendait au bout du village, très loin, un petit marteau de métal tombant sur une enclume. Il me plaisait.

Comme tout d'ailleurs me plaisait de ce que je voyais quelque part devant moi et en moi de moi-même. Car j'imaginai que dans ce refuge, à cette heure, tout devait éprouver une exacte satisfaction, celle d'être parfaitement ce qu'il était, mais seulement depuis l'arrivée de cet homme par le fait d'un miraculeux équilibre qu'il avait créé en entrant.

Ce sentiment, je l'éprouvais dans sa paisible plénitude, je me trouvais bien du repos de toute ma pensée d'ordinaire infidèle et prise alors au charme inexplicable d'une scène pourtant familière, ou qui me semblait telle...

Car peut-être était-elle étrange...

Devant ce banal spectacle ce que j'imaginai n'était-il pas étrange, et n'était-il pas plus étrange encore que son étrangeté me parût naturelle?

Je m'en rendais compte. J'ai l'esprit ainsi fait qu'au milieu des feux les plus vifs d'une ardente imagination ma lucidité devient tout à coup insolitement exigeante. L'esprit ne disparaît pas tout à coup sous l'afflux des images. Il faut qu'il cherche, il faut qu'il découvre, il faut qu'il domine, peut-être pour me rassurer.

Je regardai donc plus intensément l'inconnu.

... Oui, l'homme était vieux, robuste. La barbe drue et grise, les sourcils en broussaille, le front haut mais étroit, la peau parcheminée, l'encolure forte. Je le voyais bien.

Et il dormait sans hâte. Son sommeil n'était pas de lassitude mais de patience et de nécessité. Il en utilisait la force nourricière et les vieilles lois de la vie pour régler largement son souffle et le maintenir au centre du corps, là où naît le courant vital. J'avais l'impression qu'il ne rêvait plus, tellement le lent mouvement de sa vaste poitrine dénotait la maîtrise de sa volonté. Il avait dû trouver au cours de son sommeil une image puissante. Depuis lors il la contemplait fixement et il n'était plus que ce qu'il voyait. Pourtant cette bouche

entrouverte? ce cri charnel d'où avait-il surgi et du fond de quel trouble?... Car un cri avait dû être proféré dramatiquement par cette bouche. Ainsi entre le mouvement dominateur du souffle et ce signe d'un appel crié le vieil homme me signifiait que son apparition et sa présence n'étaient pas le fait d'un hasard mais d'une obscure préméditation du Destin.

Il était venu là pour remuer des ombres.

Ce n'était cependant qu'un homme de passage, mais son passage, même inaperçu, devait troubler partout l'ordre des choses. Après lui il n'était plus rien qui pût longtemps encore rester ce qu'il était depuis toujours. Et moi-même déjà, à mon insu, j'avais pris un chemin nouveau. Je ne voyais plus les objets dans la pénombre de la salle mais les insolites pensées qui avaient pris leur place...

Je ne sais plus comment l'homme s'est en allé. J'ai cru que je rêvais. Il passa devant moi comme un nuage sombre. Mais je n'ai entendu ni son pas ni le bruit de la table qu'il a dû repousser en se levant. J'ai su en pensée qu'il allait partir, qu'il était parti. J'ai imaginé sa sortie, je ne l'ai pas vue.

Mais une fois dehors, j'ai entendu son pas. Un pas lourd qui prenait tranquillement la terre et qui s'éloignait lentement vers la campagne.

Devant le café, sur la place, a passé un troupeau de chèvres et un chien a nerveusement aboyé du côté de l'église.

\*

Ce pays, Cotignac, je ne le connaissais pas depuis bien longtemps. Je n'y étais venu qu'une fois l'année précédente pour y visiter un ami, un peintre qui y logeait dans une grotte. Cette originalité pour pittoresque qu'elle soit n'implique pas forcément le talent. Mais mon peintre en avait. Il en résulta de l'estime et puis une cordiale amitié. Et ainsi j'étais revenu à Cotignac, village du haut Var dont jusque-là je ne connaissais guère que le nom sonore.



HENRI BOSCO

## Une Ombre

Monneval-Yssel, le narrateur, découvre un jour dans une vieille malle un manuscrit de son grand-oncle Jean-Gabriel Dellaurgues resté jusqu'alors secret : *Relation d'un voyage que j'ai fait dans le Var en 1850 au cours de l'été. Il y a de cela 35 ans à ce jour.* Les événements qu'il y relate avec une extraordinaire minutie sont tellement incroyables que le neveu en est frappé jusqu'à l'âme. L'oncle Gabriel a-t-il vécu réellement ce trajet dans le Haut-Var avec ses lieux privilégiés – entre autres le village de Cotignac, une auberge, une église, un magasin d'antiquités – ou a-t-il été le jouet de fantasmes? Car le voyage consistait à poursuivre, nuit et jour inlassablement, une Ombre insaisissable. Qui est cette Ombre? une de ces formes antérieures, qui cherche désespérément à se réincarner dans une nouvelle prison de chair?

Après une lecture attentive du manuscrit, le neveu décide de recommencer le fol itinéraire dans l'espoir d'en découvrir, à travers sa propre expérience, les profonds motifs. Et voilà qu'à son tour, soixante-quinze ans après son oncle, le jeune homme se voit contraint de subir les mêmes apparitions, les mêmes signes ésotériques, les mêmes hantises phénoménales, qui le mènent sur une ligne de partage entre la folie et la raison. Dans ce lieu-là, l'Ombre ancienne et l'Ombre récente se rejoignent, se confondent, démontrent au lecteur d'une manière aveuglante que la volonté la plus concrète ne peut rien contre le règne souverain de l'Irréel.

*nrf*

